

sence de son père ; et encore celui-ci pouvait et devait l'attribuer à son propre départ. Seulement quand les deux voyageurs furent bien établis dans leur traîneau, et au moment où un fouet retentissant donna le dernier signal, Marie qui était demeurée sur le seuil de la porte, cria d'un ton qu'elle s'efforça de rendre le moins tragique possible : Adieu, M. Guérin... ne m'oubliez pas !

— Qu'est-ce qu'elle veut donc, la Marichette ! Est-ce qu'elle vous aurait chargé de queuqu' commission ?

— Oui, une bagatelle, elle m'a dit de vous faire penser à lui acheter....

— Des oignons de tulipes pour son jardin ?

— Justement.

— Il ne faudra pas y manquer au moins... c'te pauvre enfant ! Ah ! ça, M. Guérin, vous n'oubliez pas j'espère de me rappeler ça.

— Soyez tranquille, M. Lebrun, reprit Charles, souriant malgré lui, et appuyant sur les dernières paroles, soyez tranquille ; je ne l'oublierai pas !

V. — LE PREMIER JOUR DE MAI.

Quelques jours après son retour à Québec, Charles répondit à la lettre de Louise et lui annonça qu'il irait passer à la maison paternelle les premières semaines du mois de mai. Il obtint aisément de M. Dumont ce nouveau congé, par forme de compensation au voyage que ce bon patron lui avait fait faire sans le consentement de madame Guérin. Le brave suppôt de Thémis se contenta de penser en lui-même que de vacances en vacances son élève ne prenait pas le chemin de devenir pour lui un rival bien dangereux, et qu'il n'avait pas à craindre pour son propre compte ce qui arrivait déjà au cr-devant patron de M. Henri Voisin.

Cependant l'intervalle d'un mois qui s'écoula entre les deux excursions de l'étudiant fut sagement employé. On se rappelle qu'au sujet de Clorinde Wagnaër dont il avait été amoureux en imagination pendant près de quinze jours, notre héros avait entrepris de sérieuses études que la maladie funeste du caprice, aidée, développée chez lui par un ami perfide et intéressé à son malheur, lui avait fait bientôt abandonner. L'amour réel qu'il éprouvait pour Marie et les pressantes recommandations de la jeune fille qui retentissaient constamment dans sa mémoire eurent un résultat plus positif. Au bout de quelque temps il sut assez de droit pour pouvoir en montrer aux autres clercs de l'étude. Il avait lu et médité d'un bout à l'autre le *Traité des Obligations*, cet excellent livre qui met les patrons si à leur aise lorsqu'ils l'ont une fois placé entre les mains de leurs élèves en leur disant pour tout commentaire : Lisez Pothier, monsieur, et quand vous l'aurez lu, relisez-le. Cette phrase laconique et superbe accompagnée d'un geste plein de majesté par lequel on indique au jeune homme quelle vénération on doit avoir pour le volume qui contient ainsi toute la loi et les prophètes, tient lieu ordinairement des leçons et des cours publics, que suivent les aspirans au barreau dans les autres pays.....

Suivant sa promesse, le premier jour de mai, Charles était de retour au milieu de sa famille. Bien qu'arrivé tard la veille, et quelque peu moulu des fatigues du voyage, il s'était levé de bonne heure. C'était une journée décisive pour lui, qui allait commen-

cer : à peu près ce qu'est pour un général d'armée (qu'on nous pardonne la comparaison) le jour d'une grande bataille. Ne devait-il pas en effet attaquer une position importante ! N'allait-il pas combattre contre un adversaire beaucoup plus expérimenté que lui ? N'avait-il pas disposé pendant la nuit les batteries qu'il devait faire jouer le jour ? N'avait-il pas fait une marche forcée pour arriver sur le champ de bataille ? Enfin pour couper court et faire grâce à nos lecteurs de toute autre métaphore n'avait-il pas résolu d'avouer à sa mère tout ce qui s'était passé, de braver son mécontentement, d'opposer une raison meilleure à chaque bonne raison qu'elle placerait en travers de ses projets, de mettre en jeu tous les ressorts qui peuvent agir sur l'esprit d'une femme et le cœur d'une mère, en un mot de combattre et de vaincre par tous les moyens possibles. Il avait même dans ses appréhensions, su exciter son courage au point d'imaginer un moyen odieux, du moins à notre goût. C'était de menacer sa mère d'une incartade semblable à celle de son frère aîné, et de laisser le pays plutôt que de renoncer à celle qu'il aimait !

Une brûlante insomnie dans laquelle avaient fermenté toutes ces idées assez peu raisonnables, l'avait chassé de son lit, et à cinq heures comme sonnait l'angélus au clocher de l'église au bout de la pointe ; il se promenait sur la grève depuis longtemps, et avait déjà parcouru plusieurs fois cette partie de l'anse qui se trouve entre la *Rivière aux Ecrevisses*, et la route qui descend à l'église.

La journée qui, dans les prévisions de notre héros, devait être si importante s'annonçait pour une des plus belles du printemps. Les flots de lumière que répandait le soleil levant éclairaient avec magnificence l'admirable paysage que nous avons essayé de peindre dans le premier chapitre de cet ouvrage. Un vent frais qui montait du fleuve et allait s'amollissant par degrés animait la scène qu'aucun objet sur l'eau ni sur la terre ne troublait dans sa majestueuse immobilité. Une neige éblouissante tranchait sur le sommet des hautes montagnes de l'autre côté du fleuve, avec l'azur du firmament. De larges taches blanches que l'hiver semblait avoir oubliées au flanc des côteaux et d'espace en espace dans les champs, contrastaient avec les noirs sapins, et l'herbe nouvelle, qui déjà recouvrait la terre comme une mousse épaisse ; de petits ruisseaux formés par la fonte des neiges, emprisonnés sous la glace de la nuit commençaient à retrouver leur chemin avec un roucoulement semblable à celui des oiseaux. Des nuées d'alouettes, seuls êtres vivans qui paraissent éveillés dans cet endroit solitaire, s'élevaient en tourbillonnant audessus de la petite île et des deux pointes de l'anse, saluant de leurs joyeuses chansons, le lever de l'astre du jour.

A part ces quelques légers changemens de décorations, tout dans le tableau que nous avons fait une première fois était resté dans le même état ; pas une maison de plus, pas une clôture, pas un arbre de plus ; ce qui nous fait souvenir cependant, qu'il y avait un arbre de moins, le vieil orme abattu par la tempête. Ce lieu et ce moment étaient donc bien propres à rappeler en foule à la pensée du jeune homme tout ce qui lui était arrivé depuis la dernière fois qu'il avait contemplé avec son frère les beautés de leur endroit natal.

Il fut bien vite détourné de ses réflexions par un bruit qu'il entendit du côté de la maison de M. Wagnaër. C'était plusieurs groupes d'habitans armés de fusils qui s'avançaient dans cette direction. Charles crut d'abord que l'on avait fait quelque prisonnier, arrêté quelque voleur ou quelque meurtrier pour les conduire de capitaine en capitaine jusqu'à la ville. Mais à l'air de gaieté, et à